

## Montaigne, *Les Essais*

(a) On l'advertira, estant en compagnie, d'avoir les yeux par tout; car je trouve que les premiers sieges sont communément saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se trouvent guieres meslées à la suffisance.

J'ay veu, cependant qu'on s'entretenoit, au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout.

Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un masson, un passant; il faut tout mettre en besongne, et emprunter chacun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage; la sottise mesme et foiblesse d'autrui luy sera instruction. A contreroller les graces et façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes et mespris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honeste curiosité de s'enquerir de toutes choses; tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra : un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cæsar ou de Charlemagne :

(b) *Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu,  
Ventus in Italiam quis bene vela ferat.*<sup>1</sup>

(a) Il s'enquerra des meurs, des moyens et des alliances de ce Prince, et de celuy-là. Ce sont choses très-plaisantes à apprendre et très-utiles à sçavoir.

En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la memoire des livres. Il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude, qui veut; mais qui veut aussi, c'est un estude de fruit inestimable : (c) et le seul estude, comme dit Platon, que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. (a) Quel profit ne fera-il en cette part-là, à la lecture des *Vies* de nostre Plutarque ? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple (c) la date de la ruine de Carthage que les meurs de Hannibal et de Scipion, ny tant (a) où mourut Marcellus, que pourquoy il fut indigne de son devoir qu'il mourut là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en juger. (c) C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ay leu en Tite-Live cent choses que tel n'y a pas leu, Plutarque en y a leu cent, outre ce que j'y ay sceu lire, et, à l'adventure, outre ce que l'auteur y avoit mis. A d'aucuns c'est un pur estude grammairien; à d'autres, l'anatomie de la philosophie, en laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. (a) Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estandus, très-dignes d'estre sceus, car, à mon gré, c'est le maistre ouvrier de telle besongne; mais il y en a mille qu'il n'a que touché simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist, et se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là et mettre en place marchande. (b) Comme ce sien mot, que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule sillabe, qui est Non, donna peut estre la matiere et l'occasion à la Boitie de sa *Servitude Volontaire*. (a) Cela

---

<sup>1</sup> *Quel sol fait lourd le gel ou poudreux la chaleur, / Quel vent vers l'Italie amène les voiliers.* Properce, IV, III, 39-40.

mesme de luy voir trier une legiere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas : cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement ayment tant la briefveté; sans doute leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins; Plutarque aime mieux que nous le vantions de son jugement que de son sçavoir; il ayme mieux nous laisser desir de soy que satieté. Il sçavoit qu'és choses bonnes mesmes on peut trop dire, et que Alexandridas reprocha justement à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs : "O estrangier, tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut." (c) Ceux qui ont le corps gresle, le grossissent d'embourrures : ceux qui ont la matiere exile, l'enflent de paroles.

(a) Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la frequentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncellez en nous, et avons la veuë racourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit. Il ne respondit pas : "D'Athenes", mais : "Du monde". Luy, qui avoit son imagination plus plaine et plus estanduë, embrassoit l'univers comme sa ville, jettoit ses connoissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous qui ne regardons que sous nous. Quand les vignes gelent en mon village, mon prebtre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et juge que la pepie en tienne des-jà les Cannibales. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse et que le jour du jugement nous prent au collet, sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont veuës, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps cependant ? (b) Moy, selon leur licence et impunité, admire de les voir si douces et molles. (a) A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage. Et disoit le Savoïart que, si ce sot de Roy de France eut sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son Duc. Son imagination ne concevoit autre plus eslevée grandeur que celle de son maistre. (c) Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suite et prejudice. (a) Mais qui se presente, comme dans un tableau, cette grande image de nostre mere nature en son entiere magesté; qui lit en son visage une si generale et constante varieté; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe très-delicat : celuy-là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme especes sous un genre, c'est le miroüer où il nous faut regarder pour nous connoistre de bon biais. Somme, je veux que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix et de coustumes nous apprennent à juger sainement des nostres, et apprennent nostre jugement à reconnoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse : qui n'est pas un legier apprentissage. Tant de remuements d'estat et changements de fortune publique nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre. Tant de noms, tant de victoires et conquestes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prise de dix argolets et d'un pouillier qui n'eft conneu que de sa cheute. L'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangieres, la magesté si enflée de tant de cours et de grandeurs, nous fermit et assure la veüe à soustenir l'esclat des nostres sans siller les yeux. Tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde. Ainsi du reste.

(c) Nostre vie, disoit Pythagoras, retire à la grande et populeuse assemblée des jeux Olympiques. Les uns s'y exercent le corps pour en acquerir la gloire des jeux; d'autres y portent des marchandises à vendre pour le gain. Il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels ne cherchent autre fruit que de regarder comment et pourquoy chaque chose se

faict, et estre spectateurs de la vie des autres hommes, pour en juger et regler la leur.

(a) Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie, à laquelle se doivent toucher les actions humaines comme à leur reigle. On luy dira,

*(b) quid fas optare, quid asper  
Utile nummus habet; patriæ charisque propinquis  
Quantum elargiri deceat : quem te Deus esse  
Jussit, et humana qua parte locatus es in re;  
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur ;<sup>2</sup>*

(a) que c'est que sçavoir et ignorer, qui doit estre le but de l'estude; que c'est que vaillance, temperance et justice; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subjection, la licence et la liberté; à quelles marques on connoit le vray et solide contentement; jusques où il faut craindre la mort, la douleur et la honte.

*(b) Et quo quemque modo fugiátque ferátque laborem ;<sup>3</sup>*

(a) quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant divers bransles en nous. Car il me semble que les premiers discours dequoy on luy doit abreuver l'entendement, ce doivent estre ceux qui reglent ses meurs et son sens, qui luy apprendront à se connoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre. (c) Entre les arts liberaux, commençons par l'art qui nous faict libres.

Elles servent toutes aucunement à l'instruction de nostre vie et à son usage, comme toutes autres choses y servent aucunement. Mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement.

Si nous sçavions retraindre les appartenances de nostre vie à leurs justes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de notre usage; et en celles-mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues et enfonceures très-inutiles, que nous ferions mieux de laisser là, et, suivant l'institution de Socrates, borner le cours de nostre estude en icelles, où faut l'utilité.

*(a) sapere aude,  
Incipe : vivendi qui rectè prorogat horam,  
Rusticus expectat dum defluat amnis; at ille  
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum.<sup>4</sup>*

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfans

*(b) Quid moveant pisces, animosáque signa leonis,*

---

<sup>2</sup> Ce qu'on peut souhaiter, en quoi nous est utile / L'argent dur à gagner, ce qu'exigent de nous / Et patrie et parents, ce que Dieu a voulu / Que tu fusses, le rôle humain qu'il t'a fixé, / Notre être, et quel dessein nous produisit au jour. Perse, III, 69-73.

<sup>3</sup> Et comment éviter ou supporter les peines. Virgile, *Enéide*, III, 459.

<sup>4</sup> Ose être sage, va ! / Qui tarde à vivre bien ressemble au campagnard / Attendant pour franchir un cours d'eau que l'eau parte, / Alors que l'eau du fleuve éternellement coule. Horace, *Epîtres*, I, II, 40-43.

*Lotus et Hesperia quid capricornus aqua,*<sup>5</sup>

la science des astres et (a) le mouvement de la huitiesrne sphere, avant que les leurs propres :

*Ti Pleiadessi kanoi ;*

*Ti d'astrasi boôteô ;*<sup>6</sup>

(c) Anaximenes escrivant à Pythagoras : "De quel sens puis-je m'amuser au secret des estoiles, ayant la mort ou la servitude tousjours presente aux yeux ?" (Car lors les Roys de Perse preparoient la guerre contre son païs), chacun doit dire ainsin : "Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, et ayant au dedans tels autres ennemis de la vie, iray-je songer au bransle du monde?"

Montaigne, *Œuvres complètes*, éd. par Albert Thibaudet et Maurice Rat, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1962, p. 154-159.

---

<sup>5</sup> *Le pouvoir des Poissons, des signes enflammés / Du Lion, du Capricorne en les flots d'Hespérie.* Properce, IV, 4, 85-86.

<sup>6</sup> *Que me font les Pléiades ? / Les astres du Bouvier ?* Anacréon, *Odes*, XVII, 10-11.